

Le gardien de longitude

GEORGES FLIPO

Révolution 47

Je suis le gardien de la longitude 30/150. Entre collègues, on préfère parler en fuseaux horaires, c'est moins précis mais c'est plus humain : pour eux, je suis le gardien du fuseau horaire 10 heures/22 heures. Mais je ne me fais pas d'illusions : pour eux je ne suis rien du tout, ils ne parlent jamais de moi.

Et je ne parle jamais d'eux. Nous voguons chacun dans notre bulle, dans notre ballon solaire. Chacun ne parle qu'à son livre de bord, jusqu'au jour où... mais ceci est une autre histoire.

Je suis le gardien de la longitude 30/150. Comme je suis un peu plus loquace que les autres, je me parle aussi, sur ce carnet de notes. Je retranscrirai sur le livre de bord ce qui paraît racontable. Autant dire rien, il n'y a rien à raconter sur la longitude 30/150 : je survole le Groenland, je descends la longitude 30° le long de l'Atlantique, c'est un passage agréable, pas une âme en vue, il n'y a que le vide. Et si les Açores et les îles du Cap-Vert traînent là, c'est comme pour rappeler la beauté déserte de l'Océan, je salue le pôle Sud, et hop, nouvelle révolution, je remonte de l'autre côté le long de la longitude 150°. Un peu trop animée à mon goût, celle-là : la Terre Adélie, passe encore, mais quand j'arrive au-dessus de la Tasmanie, je préfère m'endormir, par brèves séquences : l'Australie, la Papouasie, Hokkaido, la Sibérie, c'est trop peuplé. Je suis toujours réveillé pour admirer l'océan Glacial arctique, mon préféré. Le silence éternel de ces espaces infinis me rassure.

Révolution 48

Je suis le gardien de la longitude 30/150. À quoi passé-je ma vie ? À guetter, à veiller, à attendre deux minutes qui la rendront à jamais exaltante. Je parcours sereinement le globe terrestre, à une vitesse constante de 833 km/h. Une vitesse paisible de randonneur du ciel, qui me laisse le temps d'observer la mer toujours recommencée. Il n'y a aucun effet de lassitude, j'ai le droit de m'écarter de mon cap : je navigue à 30° plus ou moins 7,5°. Pas plus, sinon j'entrerais dans le couloir de mon voisin, celui de la longitude 45/135. Nous serions obligés de nous parler, de noter cela dans le livre de bord. Détestable bavardage.

Chaque révolution circumterrestre me prend exactement 48 heures : mon ballon solaire est programmé pour cela. Quand je m'éloigne légèrement de ma longitude, il accélère, mais la vitesse linéaire est toujours la même, comme celle d'un skieur nautique, slalomant dans son couloir, qui croit aller plus ou moins vite, alors que le hors-bord qui le tracte évolue toujours à la même allure.

Révolution 49

Je suis l'un des douze gardiens de longitude, nous évoluons gracieusement autour du globe, comme dans un ballet aérien. Chacun de nos ballons solaires est d'une couleur différente : en un splendide dégradé, l'ensemble déploie le spectre des couleurs autour du globe. Déployer, c'est beaucoup dire, nous ne sommes que d'infimes fragments de couleur à la surface d'un ciel pollué.

Mais le plus beau, c'est le mouvement : chacun parcourt sa longitude avec quatre heures de décalage par rapport à son voisin. Chacun monte et descend : chacun vole à une altitude de 3 000 mètres, plus ou moins 1 000 mètres, montant et descendant en une imperturbable sinusoïde, avec un léger décalage sur chaque longitude : quand je passe à l'altitude 3 000, mon voisin de gauche est à 3 166, mon voisin de droite est à 2 833.

Tous ces lents mouvements doivent former une minuscule et grandiose symphonie visuelle pour qui les admire de très haut. C'est prévu : il faut que le visiteur qui arrive de l'au-delà voie cela, s'étonne, admire. Il faut qu'il ait envie de créer un contact avec une civilisation capable de proposer ce somptueux et mathématique spectacle. Il le faudra.

Car il viendra, le visiteur extra-terrestre, le voyageur de l'au-delà. C'est inéluctable. Il parlera à l'un des douze gardiens de longitude, nous sommes là pour ça. Il parlera, à sa façon, qui sera aussi la mienne.

Comment ai-je été désigné ? Comme chacun des douze : non pour mes aptitudes au dialogue – je suis très ours – mais parce que j'ai d'exceptionnelles capacités de transmission de pensée. Pour recevoir et pour émettre. Émettre, tout le problème est là.

Les études menées sur les furtifs contacts avec l'autre civilisation sont convergentes, c'est par la transmission de pensée que s'expriment les visiteurs venus de l'au-delà ; nous les comprenons, l'ennui, c'est que nous ne savons pas leur répondre.

Me hablaban en mi mente, a dit le mineur bolivien solitaire, qui les a trouvés la nuit, au sortir de la fosse. Et le pêcheur sourd-muet du lac Baïkal qui les a vus se poser, juste devant sa barque, a raconté par signes : oui, je les ai entendus parler, là dans ma tête.

Et qu'ont-ils répondu, ces deux pauvres humains ? Rien.

Le jour où les visiteurs reviendront nous parler, ils trouveront enfin un répondant. Un des douze. Moi, de préférence.

Révolution 50

Quelle abnégation ! me dit-on parfois quand on me parle de mon métier de gardien de longitude. C'est faux et c'est vrai.

C'est faux, car il n'y a aucun sacrifice à vivre seul dans mon ballon solaire pendant six mois. La solitude m'est agréable, je me parle très bien à moi tout seul – qu'est-ce que je fais d'autre dans ce carnet de notes ? C'est quand je reviens sur Terre, deux mois tous les six mois, que je me sens vraiment seul, désagréablement seul : je marche les yeux baissés comme si j'observais l'océan, je ne parle à personne. De quoi pourrais-je leur parler ? De ma longitude ? De ma solitude dans la bulle ? Je suis pressé de repartir là-haut, de chasser le remplaçant venu occuper mon chez-moi.

Mais ce sera vrai. La véritable abnégation, je ne l'ai pas encore connue : elle viendra le jour où « ils » me contacteront. Je suis alors supposé passer aussitôt le relais au sol, je ne suis là que pour engager la conversation, puis pour la traduire.

Il y a, là au sol, à la base, des experts considérés comme plus intelligents, plus vifs, plus ouverts, on dit même plus empathiques ; c'est à eux que sera réservée l'émotion de la première conversation. Et je ne serai là que pour dire : « Les types là-haut, ils pensent que... », puis pour penser : « Les types là en bas, ils disent que... ».

J'aurai alors, pour la première fois, le droit de stopper ma course et de me mettre en position stable, pour tourner lentement autour de mon interlocuteur. L'aboutissement de toute une vie. Je ne me vois pas aboutir ailleurs, je tourne en rond, je suis le gardien de la longitude 30/150.

Révolution 51

Aujourd'hui, ma vie vient de prendre un sens au large des Açores sur la longitude 32°.

J'étais à altitude 1 800, et je remontais, en le regrettant, d'ailleurs, car il y avait en bas un joli banc de dauphins qui s'ébrouaient très joyeusement. J'avais ouvert mon recueil des œuvres de Verlaine – j'aime bien Verlaine, il a dû toute sa vie se sentir aussi seul que moi. Je lisais son poème *Vœu*, j'en étais à :

« Si que me voilà seul à présent, morne et seul,
Morne et désespéré, plus glacé qu'un aïeul,
Et tel qu'un orphelin pauvre sans sœur aînée. »

Et c'est alors que j'ai entendu cette salutation :

« Je te parle, ô inlassable et joyeux parcoureur des mers. »

Cela ne s'est pas passé aussi simplement : le message a émergé, très lentement, dans une sorte de brouillage qui ressemblait furieusement à un gros mal de tête. Il m'a fallu me concentrer jusqu'à l'épuisement, mais le message est passé. J'ai vérifié sur mon écran de contrôle : une forme triangulaire volait au-dessus de moi, environ 2 000 mètres plus haut. Je me suis concentré, j'ai fait le vide, et j'ai crié de toute la force de ma pensée :

« BONJOUR, TOI ! »

Voilà, je suis entré dans l'histoire, je suis le premier homme à avoir dialogué avec la civilisation de l'au-delà. Il y a eu un moi, il y a eu un toi. Il ne me reste plus qu'à passer en position stable pour appeler la base : « Je suis le gardien de la longitude 30/150, le contact est établi : que voulez-vous leur dire ? »

Mais non.

Le gardien de la longitude 30/150 entrera dans l'histoire comme le premier homme à avoir trahi sa civilisation : je n'appelle pas mes correspondants de la base. Je ne me mets pas non plus en position stable : les écrans de contrôle me repéreraient immédiatement. Je décide de poursuivre la conversation, un peu, juste un peu, puisqu'elle n'est pas vraiment engagée.

Juste un peu, pour être le premier humain à lancer un dialogue. Ensuite, l'Histoire m'ouvrira les bras et tout me sera pardonné.

Juste un peu pour voir si je pourrais rencontrer chez un visiteur de l'au-delà le plaisir de dialogue que je n'ai jamais eu avec aucun humain. Trouver enfin quelqu'un à qui parler.

Je zigzague dans le couloir pour tenter de trouver une meilleure polarité de conversation. Voilà, je sens lentement poindre la réponse des visiteurs. Une réponse confuse, encore une fois, comme si la communication était mal réglée, et perturbée par d'étranges sentiments. Ce qui est gênant, avec la transmission de pensée, c'est qu'on ne perçoit pas seulement les énoncés, mais aussi les émotions des émetteurs. Et cette émotion, c'est un agacement. Un agacement intrigué.

« Que veux-tu dire par *bonjour* ? »

Il faut très vite élever le débat, le premier dialogue avec les êtres de l'au-delà ne peut être aussi dérisoire. J'essaie de clarifier mes pensées, d'aller au plus simple :

« Je souhaite que ta journée soit bonne. »

Je perçois la réponse très lentement, émise dans un brouillard de perplexité :

« Que veux-tu dire par *je souhaite* ? »

J'en pleurerais : ces premiers échanges entre deux civilisations devaient être bouleversants, ils tombent dans le dérisoire. Un gaspillage de grandeur. Il faut être encore plus factuel, plus précis :

« Je souhaite, c'est je veux pour toi une bonne journée, je veux que la journée soit bonne. »

Le dialogue s'accélère, nous nous entendons mieux... mais sans nous comprendre :

« Que veux-tu dire par *bonne journée* ? demande-t-il. »

Je sens monter chez lui un profond désarroi. Chez moi aussi.

« C'est, par exemple, une journée sans panne technique pour ton vaisseau, une journée sans ennuis de santé. Une journée pleine de rencontres fertiles. »

Le silence est long. Plusieurs minutes passent. Des minutes dont j'aurais dû profiter pour contacter la base. J'entends la perplexité totale de mon interlocuteur :

« Tu veux dire que, par ta volonté, tu peux éviter les pannes techniques, les ennuis de santé ? Tu peux provoquer des rencontres fertiles ? »

La conversation ne va plus pouvoir être très longue, mon ballon s'éloigne de mon visiteur. Il faut abréger :

« Non, bien sûr. Je souhaite. Souhaiter, c'est simplement vouloir pour l'autre des événements que l'on ne contrôle pas. »

Il y a dans la pensée qui m'arrive une forte intonation de mécontentement :

« Alors, ne dis plus bonjour. »

— Justement, je vais déjà te dire au revoir, je ne peux pas m'arrêter, et je suis en

train de perdre la communication. Tu ne pourrais pas m'accompagner pour que nous puissions poursuivre la conversation ?

— Non, c'est inutile. »

Je ne comprends pas bien sa réponse. Est-ce cet accompagnement ou cette conversation qui est inutile ? J'ai quarante-huit heures pour y penser, le temps d'une révolution. Je me demande s'il ne serait pas préférable de passer le relais à la base, ils auront peut-être plus de succès que moi. Mais je ne peux accepter que la première conversation entre deux civilisations s'achève sur une si mauvaise impression.

Révolution 52

Je passe au-dessus du pôle Sud, j'envoie le message habituel au permanent :

« Gardien de la longitude 30/150. Révolution 52. Tout va bien.

— Pas trop seul ?

— Si. »

Et je coupe. J'ai besoin de me concentrer, tant le dialogue avec l'au-delà m'a déconcerté. Comment concevoir un échange d'idées avec autrui, si autrui est complètement autre ? Ne peut-on échanger qu'avec des gens qui pensent comme nous ? Il semble que les visiteurs de l'au-delà donnent à chaque mot une terrible gravité, comme si chaque phrase devait être importante, indiscutable. Comme si elle ne devait dire que le vrai. Terrible épreuve à laquelle aucun humain n'est préparé. Je m'endors en pensant à cette conversation du lendemain.

Je me suis réveillé au large de Reykjavik. Trois heures plus tard, je commence à percevoir un bourdonnement : il est là, il tente de me parler, mais je suis trop loin. Le banc de dauphins est encore là. Et, bien au-dessus, un petit nuage oblong, très épais, dans lequel mon interlocuteur se tient caché. Je le hèle :

« Bonj... c'est encore moi ! »

Le bourdonnement de conversation s'est interrompu. Il n'y a plus qu'un curieux sentiment, proche de la lassitude.

« C'est encore toi », soupire-t-il.

Et là je lance la question dûment préparée depuis la Tasmanie ; une trouvaille cette question, nous aurons enfin une discussion intéressante :

« De quoi veux-tu que nous parlions ? »

Je reconnais l'intonation qui précède la réponse : c'était celle de ma grande cousine quand, petit enfant, je venais la perturber pendant sa sieste sur la plage. « Tu veux qu'on joue, lui disais-je, à quoi tu veux jouer avec moi ? » et elle me répondait en époussetant le sable que j'avais fait voler sur ses épaules « À ce que tu veux, mais pas longtemps. »

« De ce que tu veux. »

Il ne manque que le pas longtemps, le visiteur a pensé le penser, et s'est abstenu par politesse. Et je comprends soudain la subtilité de sa stratégie : en me laissant l'initiative du dialogue, il va obtenir une information fondamentale, normalement complexe à isoler : « Qu'est-ce qui est important, pour nous, les humains ? »

Et je découvre que je n'en sais rien. Je vais le prendre à son propre piège :

« As-tu des questions à me poser ? »

J'entends son silence, j'en perçois toute la richesse, tous les sentiments qui s'y mêlent. Mon interlocuteur cherche vraiment une question à me poser, comme un journaliste complaisant lors d'une conférence de presse. Je le relance, gentiment :

« As-tu quelque chose à me demander ? »

— Oui : pousse-toi ! »

Il a dit : « pousse-toi ». J'en reste morfondu. Deux individus de deux civilisations qui ne se sont jamais parlé se croisent enfin, le premier ne trouve rien à dire au second, il lui dit : « pousse-toi ». Allons, il faut positiver : peut-être est-ce une façon de se saluer. Peut-être s'agit-il de mieux polariser la conversation, j'obtempère. Hop, un crochet, me voici en longitude 35°.

Je reviens à la charge, avec une formulation différente :

« Que voudrais-tu savoir sur nous ? »

— Rien. »

La réponse a fusé, avec une terrible spontanéité. Restons optimistes : les habitants de cette planète savent déjà tout sur nous, ils ne voient vraiment pas quoi nous demander de plus. Ou plus probablement s'agit-il d'une marque de politesse, la discrétion doit être chez eux une vertu cardinale. Moi, je ne vais pas m'encombrer de telles précautions :

« D'où viens-tu ? »

Je l'exaspère, cela s'entend dans ses pensées : il m'envoie d'étranges images. Ça y est, j'y suis ! C'est son itinéraire : des planètes passent, il y a des sauts d'espaces, du noir, des symboles indéchiffrables. Je l'arrête :

« Je n'y comprends rien. »

— C'est normal, vous êtes à peine sortis de chez vous. Tu ne devrais pas poser cette question.

— Et comment vivez-vous, chez vous ?

— Tu n'y comprendrais rien. Tu ne devrais pas poser cette question.

Et je ne sais pourquoi je repense à ma cousine en train de se replonger dans son roman de l'été : « Qu'est-ce que tu lis ? Qu'est-ce que ça raconte ? — Tu es trop petit, je ne peux pas t'expliquer, va jouer... ». Je l'embête. Le voilà qui poursuit, bougon :

« Réfléchis un peu avant de parler. Et pousse-toi. »

Encore ce « pousse-toi », je ne peux m'y habituer. Je dévie au maximum, en longitude 37,5°. Je suis maintenant dans la zone limite de communication, et je lui lance :

« Je réfléchis et je reviens dans deux jours. »

— Très bien, prends ton temps, réfléchis. »

Ma cousine aussi me disait : « Va te baigner, longtemps, ça te fera du bien. Aussi longtemps que tu voudras », et elle se replongeait dans son roman.

Et tandis que je m'éloigne, le bourdonnement reprend. Peut-être a-t-il voulu ajouter quelques phrases plus aimables, trop tard, je ne les perçois plus. Je repars blessé. Notre civilisation a longtemps cru que le plus grand défi était d'établir une communication avec une civilisation de l'au-delà. Et voici que nous en découvrons un nouveau, plus pathétique, plus terrifiant : de quoi parler ?

Je repense aux théories de Jaakko Hintikka, dont on m'avait abreuvé lors de ma

formation à la base : il a théorisé la logique du dialogue, celle de la logique épistémique et de la connaissance commune, il a prévu toutes les situations, sauf celle où les deux interlocuteurs n'ont rien à se dire. Il y a moi, il y a toi, entre les deux il n'y a rien.

Il me reste presque un tour pour trouver quoi y mettre.

Révolution 53

« Gardien de la longitude 30/150. Révolution 53. Tout va bien.

— Du nouveau ?

— Rien à se mettre sous la dent. Juste une petite faim en passant au-dessus des îles Sandwich. »

C'est une de nos petites plaisanteries rituelles, chaque fois que je pointe en passant au-dessus du pôle Sud. Mais aujourd'hui, je n'arrive pas à en sourire : je suis tenté de saisir la perche qu'on me tend, de tout avouer. Mais les crânes d'œuf de la base feront-ils mieux que moi ? Je me donne une dernière chance.

Que dire pour intéresser une autre civilisation ? De quoi causerions-nous si nous pouvions communiquer avec les fourmis, si nous voulions leur parler de nous ? Nous avons progressé depuis l'époque où les conquistadors, découvrant les Aztèques ou les Incas, commençaient par leur parler de l'Évangile. Mais où ce progrès nous a-t-il menés ? Il me reste si peu de temps pour trouver un sujet de conversation.

La Bible, ce n'est pas une si mauvaise idée. Nos visiteurs ont-ils une religion ? Un Dieu ? Quelle place lui donnent-ils dans leur civilisation ? C'est un beau sujet de discussion. Je serai, pour la postérité, l'homme qui a lancé le premier débat théologique avec les extra-terrestres. Non, fausse bonne idée : je vais être obligé de lui parler de nos religions. Je risque de l'affoler, ou pire encore... il va rentrer chez lui en expliquant : « J'ai causé religion avec un humain, c'était d'un drôôôle... »

Alors, quoi d'autre ? L'histoire ? Non, l'histoire n'est pas racontable en une séquence de quelques minutes, qu'en resterait-il ? Et même si je disposais de quelques semaines, serait-elle plus racontable ? Qu'en demeurerait-il de plus, sinon un roman confus, répétitif, une saga burlesque et tragique, sans intrigue et sans héros ?

Il faut trouver autre chose.

Pourquoi ces visiteurs s'intéressent-ils à nous ? Qu'avons-nous donc de si extraordinaire qui puisse mériter le voyage ?

Je m'arrête pétrifié, je viens de comprendre : je parle comme un *Guide vert*... et la réponse est dans le *Guide vert*. Ce qui mérite le voyage, ce qui déplace les foules, c'est l'art. C'est évident. Il me reste à préparer la discussion qu'ils attendent.

Le petit nuage n'est plus là au large des Açores et je sens poindre le désespoir, la honte : je resterai l'homme dont la conversation a écoeuré les visiteurs de l'au-delà. Ils sont repartis, déçus. D'autres hommes avant moi ont-ils porté cette horrible responsabilité ?

Je me sens soudain terriblement seul. Je continue à survoler ma longitude, mais plus rien ne m'intéresse. Pas un regard pour le Cap-Vert ou l'île Saint-Pierre, je fais le vœu de ne plus jamais adresser la parole à qui que ce soit.

Et soudain, miracle, le nuage oblong est là, au large de l'archipel de Fernando de

Noronha. Il m'attend !

« C'est encore moi !

— Ah, oui, c'est encore toi ! Pousse-toi. »

Je me pousse, conciliant. Et je lance mon idée comme je déposerais une clef entre leurs mains : le plus beau dialogue de l'Histoire va commencer.

« Voulez-vous que nous parlions d'art ?

— Non. Pousse-toi encore un peu.

— L'art, c'est...

— L'art, je sais ce que c'est. Mais je ne suis pas intéressé.

— Pourquoi ? »

Un silence froid comme l'azote liquide s'installe au-dessus de mon ballon. Génial, ce pourquoi : j'ai posé à mon visiteur une question qui le fait réfléchir. Expliquer pourquoi on refuse de parler d'art, c'est aussi passionnant que d'en parler. Nous allons avoir un débat sur la finalité de l'art, sur son rôle constructeur dans une civilisation.

Mon visiteur émet enfin. Lentement, avec des mots choisis. On sent chez lui une volonté de ne pas blesser l'autre, c'est bon signe, nous allons parler d'art.

« Si une civilisation veut donner une idée de son art, elle montrera ce qu'elle produit de plus beau. Chez nous, c'est comme ça. Chez vous aussi, sur Terre ?

— Oui, c'est exactement ça.

— Nous avons bien regardé ce que vous nous avez envoyé. »

Il m'envoie des images, il doit être aussi concentré que moi pour bien les penser, pour ne pas les déformer.

Je ferme les yeux pour mieux visualiser : je vois défiler *Signal Terre*, la gigantesque œuvre de Francis Linde, je reconnais le cercle surmonté d'une sorte de croix. Une création de quarante hectares supposée représenter la Terre.

Je vois ensuite apparaître la plaque en or que transportait la sonde spatiale *Pioneer* : pas d'erreur, c'est bien le couple humain, nu, qui salue pacifiquement. Tout y est : la forme de *Pioneer 10*, la position du Soleil par rapport à quatorze pulsars, la transition hyperfine de l'atome d'hydrogène neutre et un schéma du système solaire. C'est grand, c'est beau.

Les images se succèdent, je continue avec lui la visite de la galerie virtuelle : voici maintenant le message du radio-télescope d'Arecibo et ses 1 679 nombres binaires harmonieusement disposés pour enseigner les nombres de un à dix, les numéros atomiques de l'hydrogène, du carbone, de l'azote, de l'oxygène et du phosphore. Et comme il restait de la place, l'artiste a fait figurer les formules chimiques des sucres et bases dans les nucléotides de l'A.D.N., il y a ajouté les nombres de nucléotides dans l'A.D.N., ainsi que sa structure en double-hélice. Et pour couronner le tout, un joli schéma de l'être humain et quelques menues informations astronomiques.

Je vois tout cela. Et, inquiet, je demande :

« Oui, et alors ?

— Alors la critique a été mauvaise. »

Il l'a dit sérieusement. D'ailleurs, il poursuit :

« C'est du très mauvais moderne, nous n'aimons pas. Personne ne voudrait mettre ça dans son vaisseau.

— Attends, il faut que je t'explique...

— N'explique rien, pousse-toi !
 — Mais de quoi pouvons-nous parler, alors ?
 — De rien du tout. Pousse-toi, enfin, tu viens tout le temps interférer dans nos transmissions ! Ce n'est pas avec vous que nous sommes venus discuter, c'est avec les dauphins. »

Je pèse de toute ma rage sur le manche à balai et je plonge vers le banc qui folâtre. Poussez-vous, poussez-vous, ô inlassables et joyeux parcoureurs des mers, laissez passer le gardien de la longitude 30/150 ! Laissez mon ballon s'abîmer aux tréfonds de l'océan, pour m'y engloutir à jamais, moi et toute la suffisance de l'humanité.

Georges Flipo est natif du Nord. Après des études à l'Essec il fait carrière à Paris comme publicitaire. Il publie un premier recueil, *La Diablada*, chez Anne Carrière (2004 - Prix de la nouvelle du Scribe), puis *L'Étage de Dieu* (2006 - Prix Découverte d'un écrivain de la région Nord-Pas de Calais) et *Le Vertige des auteurs* (2007, Le Castor Astral). Parutions prévues en 2008 : un recueil de nouvelles, *Qui comme Ulysse*, chez Anne Carrière, et un roman chez *Le Castor Astral*, en fin d'année. Voir : www.georges-flipo-auteur.com